

*One Came Back [Un revenant]: A Franco-American Civil War Novel*, trad. par Margaret S. Langford, de Rémi Tremblay (Bennington, Vermont, « Images from the Past », 2002, 297 p.)

Kenneth Munro

Number 15, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005211ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005211ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Munro, K. (2003). Review of [*One Came Back [Un revenant]: A Franco-American Civil War Novel*, trad. par Margaret S. Langford, de Rémi Tremblay (Bennington, Vermont, « Images from the Past », 2002, 297 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (15), 201–204. <https://doi.org/10.7202/1005211ar>

ONE CAME BACK [UN REVENANT]  
A FRANCO-AMERICAN CIVIL WAR NOVEL  
trad. par MARGARET S. LANGFORD

de RÉMI TREMBLAY

(Bennington, Vermont, « Images from the Past », 2002, 297 p.)

Kenneth Munro  
Université de l'Alberta

**O**ne Came Back: A Franco-American Civil War Novel est une traduction par Margaret Langford du roman historique de Rémi Tremblay, publié en 1884 et intitulé *Un revenant*. Rémi Tremblay est né à Saint-Barnabé, comté de Saint-Hyacinthe, le 2 avril 1847. En 1859, sa famille s'installe dans l'État du Rhode Island. Cinq ans plus tard, il s'engage dans l'armée américaine et participe à la guerre de Sécession. Après la guerre, il exerce divers métiers, tant aux États-Unis qu'au Canada, notamment comme journaliste et, de temps en temps, comme traducteur des Débats à la Chambre des communes à Ottawa. Il meurt le 30 janvier 1926 à la Guadeloupe où il s'était installé à cause de sa santé précaire.

Deux raisons l'incitent à publier *Un revenant*. Tout d'abord, il voulait raconter les aventures vécues au cours de ses dix-huit mois de service dans le quatorzième régiment d'infanterie régulière des États-Unis pendant la guerre de Sécession. Mais il voulait aussi critiquer la corruption politique au Québec à l'époque du premier ministre Adolphe Chapleau. Au lieu d'écrire une autobiographie décrivant son expérience militaire ou d'adopter une politique de confrontation à coups de pamphlets et d'éditoriaux, Rémi Tremblay choisit le roman historique comme moyen d'atteindre son but.

Comme tout livre de fiction, le roman historique permet à l'auteur de raconter une histoire au sujet des gens qui affrontent les difficultés de la vie. Mais le roman historique traite de personnages historiques ou de situations qui ont réellement existé, autour desquels le romancier tisse une histoire où tout devient possible pour recréer, par exemple, l'ambiance et les tensions de l'époque, par l'ajout de personnages ou de situations fictives. Par contre, un historien ne peut créer une histoire semblable sans avoir recours à des procédés ou des mises en scène qui dépassent son « contrat » d'historien, parce qu'il est tenu par le genre à se limiter aux « faits réels », même en tenant compte de la mise en garde de Hayden White sur l'objectivité du discours

historique. Pour ces raisons, Tremblay a choisi le roman historique pour permettre au lecteur de saisir les faits saillants de la guerre aux États-Unis et pour présenter ses idées au sujet de la politique au Québec.

Ce deuxième aspect du roman de Tremblay perd la plus grande partie de son mordant aujourd'hui, parce que la scène politique a complètement changé. Néanmoins, il est vrai que plusieurs personnes croient que les politiciens contemporains travaillent, non pas pour le bien public, mais pour assurer leur propre statut politique, et davantage encore, leur situation financière personnelle. Ainsi, même si les politiciens dont parle Tremblay sont disparus, la soi-disant corruption politique continue à dominer les manchettes des journaux.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Rémi Tremblay voulait démasquer les charlatans en politique et il était facile pour le grand public de comprendre la cible de son attaque. Comme plusieurs satiristes de son époque, il a débuté sa carrière en utilisant la poésie comme genre littéraire pour critiquer la société. Ainsi, il a publié ses *Caprices poétiques et chansons satiriques* en 1883, après le « coup d'État » du lieutenant gouverneur Letellier de Saint-Just qui avait congédié le premier ministre Charles de Boucherville, le remplaçant par un libéral, Henri Joly de Lotbinière. Après un court interrègne des libéraux, Adolphe Chapleau défait Joly de Lotbinière, et les conservateurs reviennent au pouvoir. Louis-Adélarde Sénécal et Arthur Dansereau avaient appuyé Chapleau. Sénécal, un spéculateur canadien-français et l'incarnation de la malhonnêteté, selon ses détracteurs, avait été libéral avant d'être conservateur. Dansereau, le penseur, avait les goûts d'un grand seigneur. Selon les libéraux et les conservateurs ultramontains, Chapleau et ses amis avaient les deux mains plongées dans les coffres de l'État. Par dérision, leurs ennemis politiques les appelaient les « *sénécaleux* », une expression qui est devenue, dans l'opinion publique, synonyme de pilleur des deniers publics.

Dans son roman, Rémi Tremblay a choisi les noms de ses personnages avec beaucoup de soin. Par exemple, Adolphe Chapleau devient Bagoulard, un jeune avocat à la voix sonore et d'inspiration puissante. Bel homme, il avait, comme le dit Tremblay, les cheveux d'un Absalom (le plus bel homme en Israël et le troisième fils du roi David). Arthur Dansereau devient Bohémier dans le roman, traduisant bien ce personnage qu'on considérait dans la réalité comme bohémien. Dansereau, qui avait étudié à l'Université McGill, avait l'allure de l'écrivain Balzac et aimait manger et boire, surtout, d'après les journaux de l'époque, le cognac. Ainsi, dans le roman, Bohémier/Dansereau est toujours en train de boire du cognac. Collaborateur régulier du journal *La Presse*, Dansereau présentait au public les plus récentes inventions technologiques et il a été l'un des premiers à faire circuler les idées scientifiques parmi la population du Québec. Éminence grise de Chapleau, Dansereau a essayé de pousser ce premier ministre aux échelons les plus élevés en politique au Québec et au Canada. Utilisant son lien familial avec Sénécal, Dansereau a présenté celui-ci à Chapleau pour former un réel triumvirat dans la vie politique, ce qui est représenté aussi dans le roman.

Dans le roman de Tremblay, Sénécal devient Grippard, un homme actif, audacieux et énergique qui ne connaissait pas d'obstacles. Sénécal avait profité des possibilités offertes par le Traité de réciprocité signé avec les États-Unis en 1854. Il s'intéressait à la navigation et avait établi un commerce de bois et de céréales avec les États-Unis. De plus, il faisait concurrence aux compagnies bien établies pour en fin compte les acheter à bon marché. Cependant, quand les États-Unis renoncèrent au traité à la veille de la Confédération, Sénécal fit faillite, entraînant bon nombre de personnes dans sa débâcle. Comme le personnage Grippard, Sénécal était grippe-sou, dépensant l'argent des autres, tout en retenant les profits pour lui-même.

Tremblay dénonce donc la corruption de la vie publique au Québec où ces trois personnes, « la Sainte-Trinité » selon Anselme Trudel de *L'Étendard*, utilisaient les finances publiques comme si elles étaient les leurs. Pendant que les journalistes et les politiciens déploraient dans les journaux et dans les brochures le manque de responsabilité de la part des élus, d'autres gens, comme Rémi Tremblay, emploient le roman et la satire contre ces mêmes pratiques déshonorables.

En plus de prendre parti contre Chapple et ses amis au Québec après la Confédération, Rémi Tremblay raconte sa participation à la guerre civile aux États-Unis. Enrôlé dans l'armée américaine alors qu'il avait à peine seize ans, Tremblay avait été séduit par les défilés militaires, les fanfares et surtout les uniformes portés par les troupes qui se promenaient dans les rues de sa ville dans l'État du Rhode Island. Comme plusieurs jeunes gens de son âge, il avait placé dans ses souliers un morceau de papier sur lequel il avait inscrit le numéro « 18 » : quand un officier lui demandait s'il avait plus de 18 ans (en anglais, « Are you over eighteen ? »), il pouvait répondre par l'affirmative sans mentir...

Rémi Tremblay était semblable à plusieurs jeunes hommes du Québec de son époque qui participaient à des guerres à l'étranger. Par exemple, Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice a servi comme officier dans les troupes françaises au Mexique et, comme Tremblay, a été emprisonné. Il a écrit, en 1874, peu après son retour, ses propres mémoires, *De Québec à Mexico. Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac*. Tremblay, ayant servi dans l'armée américaine comme l'avait fait Calixa Lavallée, et comme aussi entre 20 000 et 45 000 autres soldats, a opté pour le roman historique avant de publier son autobiographie, *Pierre qui roule*, qui n'a paru qu'en 1923.

Après avoir passé deux mois à la garnison au Fort Trumbull, Tremblay est envoyé au front, où il prend part aux batailles importantes jusqu'au moment où il est fait prisonnier de guerre. Il passe près de six mois en prison, à Richmond, en Virginie. Après sa libération, il se retrouve, à la fin de la guerre, au Camp Parole, à Annapolis, au Maryland. Incarcéré pour absence sans permission, il réussit à s'échapper de la garde qui le reconduisait au Fort Trumbull, et il rentre au Québec en juin 1865.

Rémi Tremblay parle de la réalité de la guerre, même de son absurdité. Cette partie de l'histoire me rappelle la pièce de théâtre d'imagination de Fernando Arrabal, *Pique-nique en campagne*. À cette époque, la guerre, c'est du sport, un jeu qui permet aux participants de montrer leur bravoure. C'est une aventure où on relève des défis. Tremblay décrit les soldats qui se promènent sans gêne entre les tranchées pour ravitailler leurs amis, pendant que les officiers restent debout face aux coups de feu ! Il décrit aussi « le salut des balles » : quand un soldat entend le bruit d'une balle, il déplace la tête ; si on ne sonne pas le salut aux balles, cela veut dire qu'un soldat n'a pas peur, qu'il n'a pas froid aux yeux. C'est un jeu dangereux, difficile à supporter. Mais pour Tremblay, il y a plus. Comme il a connu lui-même la vie de prisonnier, il peut en décrire l'ennui et l'abrutissement avec beaucoup de réalisme ; il peut montrer, par exemple, comment les prisonniers ont toujours faim, et comment plusieurs Blancs dédaignent les Noirs.

Margaret Langford a réussi une bonne traduction du roman de Tremblay et elle a rédigé une introduction qui traduit bien la pensée de ce dernier par rapport à la guerre de Sécession. Cependant, elle n'a pas su saisir la situation politique de la même époque au Québec. Dommage qu'il n'y ait pas plus de collaboration entre les critiques traducteurs et les historiens, car cela permettrait au lecteur de mieux comprendre la profondeur de textes comme ce roman historique.